

Les femmes à la rescousse : les *Church ladies*

Louisa Blair

Special Issue, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blair, L. (2004). Les femmes à la rescousse : les *Church ladies*. *Cap-aux-Diamants*, 30–31.

LES FEMMES À LA RESCOUSSE : LES CHURCH LADIES



Le premier des édifices néogothiques de Québec, aujourd'hui en piètre état, a été érigé par des anglophones, rue D'Auteuil, en 1823, pour loger la National School, institution publique non confessionnelle dédiée à l'éducation des enfants pauvres. En 1829, les femmes siégeant au comité de direction y ont établi un orphelinat pour les filles, au dernier étage.

Aquarelle sans titre de Miriam Blair, 2003. (Collection de l'artiste).

PAR LOUISA BLAIR

L'Image des *Church ladies* de Québec, au XIX^e siècle, est plutôt celle d'une sévère armée de femmes au visage austère, nettoyant l'église, raccommodant les chasubles ou polissant l'argenterie. À la maison, ces dames d'Église anglophones lisent la Bible, brodent des coussins d'agenouilloir ou cuisinent sans répit pour les bazars de la paroisse.

Oui, les dames d'Église faisaient tout ça, mais bien plus encore. Leur travail a aidé toute une communauté à s'établir, à prendre racine et à participer au développement de la ville. Au XIX^e siècle, des milliers d'anglophones, faibles et désorientés, émergent des entreponts nauséabonds des bateaux de transport de bois convertis et envahissent les quais de Québec. Ceux qui sont à bout de force ou d'argent sont obligés d'emménager dans des tentes sur les plaines d'Abraham ou dans un sous-sol humide. S'ils ne trouvent pas de travail avant l'hiver, la prostitution, la déchéance ou même la prison les attendent.

Traditionnellement, les communautés religieuses francophones catholiques ont le mandat de soigner les pauvres et elles obtiennent le financement nécessaire. Mais les nouveaux arrivants parlent anglais. Les églises anglophones ont aussi pour mission de secourir les pauvres, mais elles n'ont pas de fonds spécifiques pour ces œuvres. Ce sont les femmes qui se mettent alors à la tâche.

Selon l'historienne France Parent, les femmes protestantes fondent 40 associations à Québec, entre 1820 et 1900, plusieurs d'entre elles en réponse aux besoins des immigrants. En 1829, des femmes établissent un orphelinat pour filles au sein de la National School, édifice qui est actuellement en train de s'effondrer, rue D'Auteuil. Puis, la Ladies' Protestant Home de la Grande Allée se consacre aux domestiques et aux filles immigrantes. La Women's Christian Association fonde une Maison de l'industrie, en 1875, afin d'aider les femmes célibataires à devenir plus autonomes financièrement. Des femmes anglophones catholiques établissent, quant à elles, le St Brigid's Asylum rue De Salaberry. Plus tard, cette institution fut prise en charge par les sœurs grises irlandaises. L'avocat catholique George Manly Muir a soutenu les efforts de Mary Keogh et de Marie Fisbach, ancienne domestique, qui ont mis sur pied un refuge pour réhabiliter les femmes au sortir de prison. Les femmes juives ne sont pas en reste. La Jewish Ladies' Aid trouve des logements pour les immigrants juifs, organise de l'hébergement temporaire à la synagogue ou même dans les résidences privées et distribue des couvertures et de l'argent.

Les femmes organisent des bazars, mais il ne s'agit pas de simples marchés aux puces. Elles se réunissent régulièrement toute l'année pour travailler ensemble à la production d'artisanat de haute qualité. Les bazars, qui se tiennent au château Saint-Louis et rapportent des milliers de dollars, sont des événements mondains courus auxquels assiste l'entourage du gouverneur et les marchands les plus prospères. Certains bazars ont lieu pendant plusieurs jours, comme le «bazar irlandais» de 1857, organisé dans le but d'amasser des fonds pour la St Brigid's Home, qui dura quatre jours.

Les femmes sollicitent également les donations. Les hommes les plus riches de la ville, les Jeffery Hale ou James Gibb Ross, donnent de l'argent et des terrains pour différentes institutions. La Ladies' Protestant Relief Society a ainsi accumulé 10 000 \$ en deux ans (1863-1865) pour la construction de la Ladies' Protestant Home. Certains de leurs investissements sont si judicieux qu'ils rapportent des dividendes encore aujourd'hui.

Les différentes institutions ne sont pas seulement fondées, financées et possédées par des femmes. Celles-ci voient aussi à leur administration. Le Ladies' Committee of the Female Orphan Asylum, par exemple, est composé de douze femmes qui engagent une directrice et du personnel et assurent par la suite la surveillance des opérations à tour de rôle pour une durée d'un mois. Leurs réunions rivalisent de sérieux avec toute rencontre d'affaires. Le livre des statuts de la Quebec Ladies' Protestant Relief Society (1858) stipule l'interdiction lors des réunions de toute conversation ou «discussion qui, de quelque façon que ce soit, présente une nature sectaire.»

Ces femmes sont peut-être sérieuses dans leurs réunions, mais elles expriment leur côté fantaisiste dans les chapeaux parfois extravagants qu'elles portent lors des offices religieux. M^{me} Rattray, l'une des dames de l'église presbytérienne St. Andrew, pique des arrangements de fleurs lilas et blanches dans ses chapeaux d'été et des plumes d'autruche blanches et mauves en hiver.

Comme toute époque, cette période présente aussi des contradictions qui paraissent évidentes aux générations suivantes, lesquelles sont également marquées de contradictions tout aussi déplorables. Alors que les femmes visitaient des orphelinats, certains de leurs époux siégeaient peut-être au conseil d'administration du Quebec Board of Trade, planifiant l'éradication des frêles organisations syndicales. Ces mêmes femmes tentaient-elles de convaincre leurs maris ou leurs pères de payer des salaires décentes à leurs employés? Versaient-elles des pensions à leurs domestiques retraités?

L'historien James MacPherson Le Moine, quant à lui, ne tarissait pas d'éloges à leur endroit lors de sa visite du St Brigid's Asylum, en 1856 : «Lors de notre visite, certains enfants apprenaient le catéchisme et d'autres, que l'âge trop tendre empêchait encore d'étudier, dormaient après leur repas. Ils étaient 26 en tout, et leurs visages propres et leur bonne mine, leur enthousiasme et leur obéissance étaient la preuve des bons soins qu'ils recevaient.» ♦



La grand-mère et l'arrière-grand-mère de Louisa Blair faisaient partie des *Church ladies* de Québec. Elle écrit actuellement un livre qui retracera l'histoire des communautés anglophones de Québec, qui paraîtra en 2004 avec la collaboration de la Commission de la capitale nationale du Québec et de la Literary and Historical Society of Quebec. ♦

Fondée en 1859, la Ladies' Protestant Home, sur la Grande Allée, vient alors en aide aux pauvres de Québec, en particulier aux immigrantes et aux domestiques. L'institution est administrée exclusivement par des femmes. Photo : Gérard Morisset, 1947. (Archives nationales du Québec à Québec).

Louisa Blair désire exprimer sa reconnaissance à M^{me} France Parent pour le prêt de ses dossiers documentaires.

Groupe d'orphelines devant le Girls Orphan Asylum, édifice de la Grande Allée aujourd'hui démoli. (Archives de la Ville de Québec).

